

ART PARIS AU FÉMININ

Art Paris
Grand Palais, Paris
Du 4 au 7 avril 2019

Pour sa 21^e édition, Art Paris continue de tracer un sillon alternatif aux canons de l'art global – et de fait surtout anglo-saxon – en ancrant sa sélection de quelque 150 galeries dans des territoires moins attendus. Si beaucoup sont françaises, et certaines viennent de régions, l'accent est cette année mis sur l'Amérique latine des années 1960 à nos jours, avec un parcours rassemblant une vingtaine de galeries européennes, asiatiques et latino-américaines. Pour autant, les organisateurs de la foire n'ont pas délaissé l'arrivée de marchands parisiens : Art : Concept, Ceysson & Bénétière, Jérôme Poggi, Praz Delavallade, entre autres, ont répondu présent à leur appel. En jeu notamment, la volonté de montrer sous la nef du Grand Palais la création d'artistes femmes en France depuis l'après-guerre. Dans ce cadre, c'est l'association AWARE : Archives of Women Artists, Research and Exhibitions, fondée en 2014, qui a piloté une sélection de 25 artistes visible au sein de la foire. Camille Morineau, directrice des expositions et des collections de la Monnaie de Paris et présidente d'AWARE, et Hanna Alkema, qui en est la responsable des programmes scientifiques, reviennent sur l'opportunité de marier les genres.

Propos d'**Hanna Alkema** et **Camille Morineau** recueillis par **Tom Laurent**

Tom Laurent : Où en est-on aujourd'hui quant à la place des femmes sur le marché de la scène contemporaine française ?

Camille Morineau : Si l'on sait bien sûr que l'écart entre hommes et femmes reste important au niveau de ce marché, il est difficile, en l'absence d'outils statistiques, de chiffrer exactement la part des unes et des uns et de formuler précisément des évolutions. Pour autant, on a le sentiment que les grandes femmes artistes commencent à constituer un marché en soi – ce qu'on peut expliquer par l'épuisement du marché lié aux jeunes artistes : en se tournant vers des artistes plus âgés, les découvertes se font plutôt chez les femmes. Au niveau global, certaines galeries américaines ou anglaises se sont par exemple investies dans cette réévaluation – c'est le cas de Richard Saltoun à Londres, spécialisée dans les œuvres d'après-guerre, qui vient d'annoncer une programmation *100 % Women* à partir de mars 2019 et



Esther Ferrer.
Mains féministes #02, série *Le Livre des mains*.
1977, photographie, 40 x 60 cm.
Courtesy galerie Lara Vincy, Paris.

durant un an, avec Rose English, Lili Dujourie, Gina Pane... Parmi les galeries présentes à ArtParis, Claudine Papillon travaille avec de nombreuses jeunes artistes, et Nathalie Obadia, plus établie, a toujours montré des femmes. D'un point de vue historique, le fait qu'une part très peu connue du travail d'ORLAN soit montrée chez Ceysson&Bénétière participe de cette réévaluation.

Hanna Alkema : Le travail mené par Jérôme Poggi me paraît intéressant en ce sens, car s'il expose plutôt des jeunes artistes femmes, il a pris le parti de représenter Anna-Eva Bergman, qui bénéficie depuis d'une bien plus grande reconnaissance. Il faut aussi citer Jocelyn Wolff, qui travaille avec des artistes de différentes générations, même s'il ne participe pas à ArtParis.

Par rapport aux institutions, le marché est-il en retard sur cette question en France ?

HA : Tout à fait, même si les éléments statistiques pour l'étayer commencent à dater puisqu'il s'agit de ceux d'Alain Quemin au début des années 2010. Cependant, nous sommes dans un moment intéressant du point de vue de la réévaluation.

CM : Néanmoins, l'existence d'un Observatoire de l'égalité entre hommes et femmes dans la culture et la communication lancé par le ministère la Culture place la France dans une situation de pointe en Europe, même si les résultats sont apparemment négatifs. Car cela signifie qu'au moins il existe une volonté de vérité politique, de faire la mesure de ces inégalités au sein des



Anna-Eva Bergman.
N°13-1977 *Cap bleu*.
1977, acrylique et feuille de métal sur toile, 180 x 142 cm.
Courtesy galerie Jérôme Poggi, Paris.

Marinette Cueco.
Entrelacs – Carex.
2014, tressages de végétaux, 50 x 50 cm.
Courtesy galerie Univer / Colette Colla, Paris.

institutions – car cet observatoire analyse le fait des institutions publiques seulement. Même si les galeries sont hors de ces statistiques, il est fort à penser qu'elles les regardent.

HA : AWARE n'est pas un observatoire statistique, mais nous avons calculé le pourcentage de femmes exposées en 2018 : de 20 % donc l'année dernière, l'édition de 2019 va passer à 30 %. Je pense que l'équipe de la foire a beaucoup travaillé en ce sens, pour que les galeries s'emparent de la question. Un autre chiffre qui est important cette année, c'est qu'on compte 43 % de femmes pour les solos shows.

Pour en venir au parcours que vous organisez au sein d'Art Paris, qui regroupe 25 artistes femmes, comment le situez-vous, entre signe d'un « féminin » en tant que tel, comme vous l'évoquiez, et volonté de pédagogie ?

CM : Si nous avons décidé de participer de cette manière – qui n'est pas totalement inédite, il faut l'avouer, puisque Frieze à Londres l'a fait l'année dernière et en 2017 –, c'est pour rendre visibles les artistes femmes et le faire sérieusement, comme un parcours muséal. Donc cette volonté pédagogique s'adresse aux galeries et aux visiteurs des foires, qui ne sont pas forcément ceux que l'on trouve dans les musées et les centres d'art.

HA : Le fait qu'Art Paris rassemble des galeries en France, avec une ouverture sur les régions et des artistes moins connues, mais à ne pas négliger, est intéressant. Dans notre parcours, la section la plus importante est celle sur l'abstraction, qui correspond à l'identité de la foire, où sont montrées beaucoup d'œuvres d'après-guerre. L'année dernière, j'avais remarqué beaucoup d'œuvres de femmes dans cette veine, mais elles n'étaient pas identifiées. C'est ce à quoi nous nous sommes attelées en produisant des textes pour les mettre en avant et les réévaluer. Et nous avons aussi eu un rôle de levier en travaillant avec l'équipe d'Art Paris, qui a parlé directement aux galeries. D'ailleurs, certaines galeries présentes sur la foire ont voulu participer à ce mouvement en montrant des artistes femmes, même si elles savaient qu'elles ne faisaient pas partie du parcours.

Parmi les quatre sections de votre sélection, celle sur l'abstraction est la plus importante, avec des artistes dont le début de carrière est plus ancien. Qu'est-ce qui explique ce découpage et quelles sont pour vous les découvertes ?

HA : Nous voulions concevoir un parcours chronologique qui recoupe des grandes thématiques, et l'abstraction s'est donc imposée, car il se trouve que les femmes ont largement participé à celle-ci après-guerre.

CM : La redécouverte à plus large audience de la figure de Sonia Delaunay a pu jouer également, alors que l'abstraction restait reliée à des hommes – Kupka, Mondrian, ... À travers ce parcours, on montre que les femmes sont actives dans tous les médiums et tout le temps : la peinture bien sûr, la photographie avec Valérie Belin et Sophie Ristelhueber, les installations avec des artistes plus jeunes comme Laure Prouvost, qui bénéficie d'une carrière importante à l'international, à l'image de sa génération, très mobile et où les questions de parité chez les Anglo-Saxons sont beaucoup plus prises en compte.



Ulla von Brandenburg, *Marionettist*.
2018, acrylique sur papier, 160 x 145 cm.
Courtesy Art: Concept, Paris.

HA : Pour ma part, j'ai découvert des artistes à cette occasion, comme Marinette Cueco et son abstraction tressant des formes végétales – travail resté dans l'ombre de celui de son mari. Béatrice Casadesus également, même si elle expose régulièrement en France et faisait partie d'*elles@centrepompidou* (2009-2010). Concernant Marie Orensanz, je connaissais son travail, mais j'ignorais qu'elle était installée en France depuis les années 1970. De même pour Vera Pagava, Géorgienne arrivée en France dans les années 1920, dont l'abstraction singulière sera sans doute une découverte pour beaucoup.

À Art Paris, un autre accent est mis sur l'Amérique latine. Les artistes femmes vous paraissent mieux reconnues par le marché là-bas ?

HA : Il y a en Amérique latine une génération des années 1970 très féminine, mais nos recherches sur la première moitié du siècle montrent qu'il y a énormément d'oubliées. De plus, cette reconnaissance dans les années 1970 se concentre au Brésil. Le catalogue de l'exposition *Radical Women: Latin American Art, 1960–1985*, qui a été lancée au Hammer Museum en 2017, est une mine concernant le continent. Et on se rend compte de nos lacunes : sur l'ensemble des artistes femmes citées, les trois quarts sont inconnues! ■